

Lettre ouverte à Robert Morin En guise d'éloge du camping sauvage

Jean Pierre Lefebvre

Numéro 102, été 2000

Robert Morin

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24093ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Lefebvre, J. P. (2000). Lettre ouverte à Robert Morin : en guise d'éloge du camping sauvage. *24 images*, (102), 16-17.

Lettre ouverte à Robert Morin

EN GUISE D'ÉLOGE DU CAMPING SAUVAGE

Salut Robert,

Je refais le coup de la lettre ouverte¹. Pourquoi, en effet, risquer l'échec quand une recette éprouvée assure de bonnes cotes d'écoute ?

Comme tu ne le sais pas, cet automne je piloterai pour la quatrième fois à Concordia un cours d'une session sur le Quebec Independent Cinema in the 90's. Essentiellement, je montre des œuvres (films et vidéos) qui me semblent cohérentes ou représentatives de cette période ou les deux à la fois, œuvres que nous discutons le moins possible pour éviter, comme cela survient très souvent à l'université, que l'analyse ne cannibalise la création et le sens de toute chose. Bien entendu, plus je répète le cours, plus je fais l'éprouvante constatation que certaines œuvres s'érodent plus rapidement que d'autres. En contrepartie, cependant, d'autres se renouvellent avec le temps et leurs nouveaux publics, dont plus particulièrement les tiennes et celles de Serge Giguère — et même celles auxquelles ce dernier a participé en tant que directeur de la photo (*Ceux qui ont le pas léger meurent sans laisser de traces* de Bernard Émond, *Paysage sous les paupières* de Lucie Lambert). Le regard patient, ému, humble et profondément humain de Serge perpétue et enrichit la grande tradi-

tion des Brault, Labrecque, Gosselin; pour ta part, tu illustres à toi seul ce que le cinéma québécois aurait pu globalement continuer à devenir s'il ne s'était engagé, à l'exception d'un certain cinéma indépendant, sur la voie de la bête et psychologique et esthétique et linéaire rectitude narrative, cet enfant de la chienne économique qui se fout complètement du bien-être culturel, social et politique de l'humanité.

Par ailleurs — en espérant que *ce par ailleurs* me rende aussi célèbre que celui d'André Malraux —, tu n'es rien de moins que le chaînon manquant du cinéma, de la vidéo et de... De quoi au juste ?... De *l'idiot-visuel*, comme dirait Sol, québécois ?...

«Comme l'image m'intéressait, j'ai très vite touché à la caméra — d'abord en 16 mm, puis en vidéo. Et là, je me suis rendu compte que j'aimais beaucoup cette image-là; c'est une image que je trouvais belle, fluorescente, "cheap". Et il me semblait que c'était une image qui rendait plus justice à la réalité. Parce que le cinéma dramatise la vie, alors que la vidéo la montre telle qu'elle est.»²



Moi qui ne conserve jamais de coupures de journaux, j'ai pourtant fait une exception dans ce cas-ci. *Le cinéma dramatise la vie, alors que la vidéo la montre telle qu'elle est!* C'est ta vérité à toi, bien sûr, qui découle de ton expérience et de ta perception — fort juste — du cinéma d'ici et d'ailleurs des années 80 et 90, mais elle n'en pose pas moins la fondamentale question de l'outil en tant que composante intrinsèque de la vision d'un cinéaste. Et elle rappelle du même coup que le cinéma québécois des années 50 et 60 s'est développé grâce à de nouveaux outils, cinématographiques ceux-là, par ailleurs manipulés par des utilisateurs néophytes, donc ayant peu de préjugés: la Nagra et l'Éclair NPR jouèrent alors le rôle que tu attribues maintenant avec raison à la vidéo.

Par ailleurs — je la désire, cette célébrité! —, une telle affirmation soulève une autre question, celle-là plutôt honteuse, perfide, frisant même l'ignominie: le cidéo et le vinéma auraient-ils une fonction autre que de celle de divertir les masses? En effet, pourquoi, cher Robert, s'obstiner à montrer *la vie telle qu'elle est*? Tout d'abord, c'est impossible, sinon les créateurs n'auraient plus de raison d'être. Ensuite, ce n'est pas souhaitable parce que, pour te paraphraser, la vie est *cheap* et souffre déjà assez comme ça de la mélodramatique et horripante illustration qu'en font quotidiennement les médias. À te prendre aux mots, je pourrais donc me faire sur ton dos du gros capital politique de prof. Mais je n'enseigne pas et théorise encore moins: je renseigne et je *coach* en montrant *les films et les vidéos tels qu'ils sont*. Et les tiens, selon l'expression de Jean Douchet à propos des films de la Nouvelle Vague³, sont le fruit d'un œil et d'un regard combinés, c'est-à-dire d'une technique, l'œil, et d'un sens moral,

le regard. Ceux de Giguère également. Bref, si j'additionne tes propos, tes films et tes vidéos, si je fais la somme, disons de *Yes Sir! Madame...* et de *la vie telle qu'elle est*, je constate que vous avez, toi et tes rejetons, une obsession commune, celle du sens des choses et du support lui-même; en définitive, vous montrez *la vie telle qu'elle n'est pas* dans la majeure partie de ses représentations. Profonde et bien-faisante délinquance. Car *la vie telle qu'elle est* ne connaît de rectitude aucune; la reproduire à l'image des images sans imaginaire, sans regard et sans vision personnelle, c'est la réduire à une copie conforme d'une copie conforme d'une copie conforme... Copier coller, copier coller, copier coller... Clonage de la pensée et de l'émotion inertes. Comme si les nuages restaient éternellement les mêmes... Comme si tout était écrit d'avance, et au passé, dans le scénario du devenir...

«Les gens confondent toujours vidéo et télévision. Pourtant, l'un est un médium de création, alors que l'autre est un instrument de diffusion. La vidéo, c'est une chose totalement ouverte; la télévision, c'est un monde qui est complètement fermé. Et le problème, c'est que les gouvernements qui te donnent les moyens de faire tes vidéos ne te donnent jamais les moyens de les montrer à la télévision.»⁴

Voyons, le cave à Morin, la création, bien que pierre angulaire de la culture, n'est rien d'autre qu'un mal nécessaire, sinon une maladie honteuse! Tu voudrais quand même pas qu'on la démocratise, qu'on encourage le «bon peuple» à imaginer par lui-même! Que pourrait-il imaginer d'autre que ce qu'il voit? Et pourquoi donc voudrait-il voir autre chose que ce qu'il voit?... *Par ailleurs* — elle m'envahit, cette célébrité! —, la culture, bien que matrice de la pensée et de l'art de vivre, ne fait plus partie du projet politique des gouvernements et des administrateurs des biens publics, de la même manière que la conscience de la mort n'a jamais fait partie de la politique des marchands d'armes.

Tu fais du camping sauvage, Robert, en plein cœur de la cité mondiale des images réelles et virtuelles de toutes sortes. Et tu nous rappelles que ces dernières, quel qu'en soit le support, représentent autre chose qu'elles-mêmes et ne sont pas une fin en soi comme le laisse croire le cinéma hollywoodien et ses infidèles imitateurs. Ça vaut un maudit gros merci! *Par ailleurs*, si, comme l'écrivait l'autre quelques pages avant sa fameuse finale, l'art [est] l'expression de rapports inconnus et soudain convainçants entre les êtres, ou entre les êtres et les choses, tu fais du grand art, Robert. ■

JEAN PIERRE LEFEBVRE



Le voleur vit en enfer.

1. *24 images*, n° 98-99, automne 1999.

2. Robert Morin à Georges Privet, *Voir*, du 24 au 30 novembre 1994, au moment de la sortie de *Windigo*.

3. Télé-Québec, *La grande illusion*, «La Nouvelle Vague», hiver 2000.

4. Robert Morin à Georges Privet, *Voir*.